

# JOURNAL DE MONACO

Administration et Rédaction,  
Rue de Lorraine, 13,  
à Monaco (Principauté).

POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE.

PARAISANT LE DIMANCHE

Tous les ouvrages français et étrangers  
dont il est envoyé 2 exemplaires sont  
annoncés dans le journal.

## INSERTIONS :

ANNONCES . . . . . 25 cent. la ligne  
RÉCLAMES . . . . . 50 id.

On traite de gré à gré pour les autres insertions.

On s'abonne, pour la France, à Paris, à l'Agence Havas, rue J.-J. Rousseau, 3, e chez M. St-Bilaire,  
éditeur de musique du Conserv. imp. et direc. du Comptoir général des compositeurs rue du f. Poissonnière. 11.  
A Nice, LIBRAIRIE VISCONTI, rue du Cours.  
à l'AGENCE-DALGOUTTE, rue Paradis, au coin du Jardin Public.

Les abonnements comptent du 1<sup>er</sup> et du 15 de chaque mois et se paient d'avance.  
Les lettres et envois non affranchis seront refusés. — Les manuscrits non insérés ne seront pas rendus.

## ABONNEMENTS :

UN AN . . . . . 12 francs.  
SIX MOIS . . . . . 6 ..  
TROIS MOIS . . . . . 3 ..

Pour l'ÉTRANGER les frais de poste en sus.

## NOUVELLES LOCALES.

Dimanche dernier, S. A. S. Madame la Princesse Antoinette est arrivée à Monaco, vers les six heures du soir, accompagnée du colonel vicomte de Grand-saigne et d'une demoiselle d'honneur.

La Princesse a été accueillie par les marques de la plus respectueuse sympathie ; et de chaleureuses acclamations se sont fait entendre sur son passage depuis St-Roman, ainsi qu'au village des Moulins. Malgré l'heure avancée de la soirée, la place du palais était couverte de monde et la foule a pénétré jusque dans la grande cour du palais, en faisant retentir l'air de ses cris joyeux.

La ville de Monaco, pavée dès le matin de nombreux drapeaux, avait pris un aspect de fête. Les maisons ont été illuminées. Et au calme ordinaire dont jouit la ville, le soir, a succédé immédiatement cette animation, qui accompagne toujours les heureux événements.

Les villas situées sur les bords de la mer et le cercle des Spélugues étaient aussi brillamment illuminées.

Jeudi dernier a eu lieu, dans les grands appartements du Palais, la réception annoncée, à l'occasion de l'arrivée de S. A. S. Madame la Princesse Antoinette.

Dès huit heures et demie les magnifiques salons étaient remplis d'une foule aussi élégante que distinguée, au milieu de laquelle on remarquait S. E. le Gouverneur Général, le Conseil d'État, le Tribunal Supérieur, les Consuls étrangers, le Clergé, le corps des Avocats, les Officiers de la Garde Nationale et des Douanes, les Officiers français en retraite, résidant à Monaco, ainsi qu'un grand nombre d'étrangers de distinction.

Les Dames, très nombreuses, portaient des toilettes remarquables par le bon goût et la fraîcheur.

A neuf heures LL. AA. SS. le Prince et la Princesse, la Princesse mère, le Prince Albert, S. A. R. la Princesse Florestine et les Princesses de Wurtemberg ses Belles-Filles, accompagnées des Aides-de-Camps, Ecuyers, Officiers d'ordonnance et Dames de leur maison, ont fait leur entrée dans la Salle Grimaldi, après quoi Charles III a commencé une tournée générale, adressant à chacun, avec sa bienveillance ordinaire des paroles pleines d'intérêt et de courtoisie.

Après avoir passé devant toutes les dames, pour chacune desquelles elle a su trouver un mot gracieux, la Princesse Antoinette est allée prendre place

sur un siège qui lui avait été préparé; et alors ont eu lieu les présentations officielles des hommes.

A côté de S. A. S. Madame la Princesse Antoinette s'était assise son auguste belle-sœur, S. A. R. Madame la Princesse de Wurtemberg. Cette gracieuse Princesse, qui a laissé dans la principauté des souvenirs si vifs et si touchants et qu'ont accompagnée tous les vœux lorsqu'elle a quitté Monaco pour suivre en Allemagne son Royal Epoux, a bien voulu se faire présenter quelques personnes qui ne lui étaient pas connues ; l'extrême affabilité, avec laquelle Elle les a reçues, laissera dans l'esprit de ces dernières, un sentiment d'ineffaçable reconnaissance.

Les présentations étant terminées, la salle du buffet a été ouverte et la circulation générale s'est établie à travers les salons et galeries que les Princes et Princesses ont parcourus en se mêlant aux conversations des divers groupes.

A onze heures la famille souveraine a regagné ses appartements et chacun s'est retiré, emportant de cette soirée les plus agréables impressions.

M. l'ingénieur Barral vient de mourir à Monaco.

Monaco, le 20 Décembre 1863.

Il y a huit mois environ, faisant appel aux personnes qui habitent le littoral de Gènes à Monaco et de Monaco à Marseille, nous disions que nous recevions avec reconnaissance les communications que l'on voudrait bien nous adresser afin de donner de l'intérêt à notre chronique du littoral. Notre intention était alors de publier tous les dimanches, sous forme de bulletin, un compte rendu détaillé de toutes les nouvelles que nous aurions pu recueillir. Nous voulions comprendre dans ce bulletin tout ce qui aurait touché aux intérêts privés ou aux intérêts généraux des villes du littoral. Peu de gens ont répondu à notre appel. Et, à notre grand regret, nous avons dû renoncer à notre projet, privés que nous étions, faute de renseignements, de pouvoir donner quelque importance à cette partie de notre journal.

Le motif qui nous portait à faire cette démarche était empreint cependant d'un sentiment de désintéressement bien grand et méritait que l'on répondit à notre appel avec plus d'empressement. L'innovation que nous voulions introduire dans notre journal n'avait point pour but de ménager une situation ou de favoriser, dans un espoir de lucre, des intérêts qui ne sont pas tout à fait les nôtres.

Nous n'avons besoin pour paraître ni de faire de la réclame, ni de chercher des abonnés. L'existence du *Journal de Monaco* est indépendante d'une question d'argent. Sa vie est assurée contre les vicissitudes de l'avenir aussi bien que contre les tribulations que le présent engendre quelquefois. Nous voulions uniquement servir des intérêts qui n'avaient personne pour les défendre et mettre à la disposition des villes, nos voisines, du littoral, un organe dont la grande publicité pouvait apprendre au loin les avantages que l'on trouve à les visiter et les agréments que l'on se procure, en les venant habiter.

On nous a supposé, et la presse spéciale de Nice, qui spéculé sur ses théories balnéologiques et sur ses théories climatologiques, n'a pas peu contribué à accréditer cette opinion, le dessein de vouloir attirer exclusivement tous les étrangers à Monaco. On a poussé les hauts cris, allant jusqu'à demander la suppression des affiches, qui annonçaient les divertissements de la plage. On a crié au danger. Pen s'en est fallu qu'on n'invoquât l'autorité des consuls ! Nous avons été frappé d'ostracisme. Et, au lieu de nous accorder cette hospitalité, que l'on se donne toujours de bonne grâce, entre journaux voisins, on a cherché à nous isoler, à nous accabler en quelque sorte sous le silence pour nous décourager et nous laisser éteindre d'épuisement. Mieux encore, on est allé jusqu'à se bercer, dans des épanchements intimes, d'un appui imaginaire dans la presse de Paris pour compléter cette œuvre; comme si la presse de Paris n'avait pas autre chose à faire que de servir des rancunes individuelles et de s'associer à des dissensions de clocher.

Nous le déclarons hautement, nous n'avons jamais eu l'intention de ne servir que les intérêts de Monaco. Nous sommes assez forts chez nous pour ne pas craindre de voir tourner à notre désavantage l'appui que nous offrons aux autres. Notre journal sera donc désormais ce que nous aurions voulu qu'il fut depuis huit mois, un organe ouvert, dans les mesures de son format, à la publication des renseignements qui pourront intéresser Menton, Nice, Cannes, Grasse, Antibes, Hyères, et les autres villes qui ont des stations d'hiver. Nous demandons avec instance aux personnes qui habitent ces villes, de vouloir bien nous prêter leur concours et nous aider de leurs lumières afin de nous mettre à même de remplir plus convenablement la tâche que nous nous imposons. Si elles jugent à propos de nous adresser des lettres, nous accueillerons leurs correspondances avec plaisir, promettant de les publier avec leur si-

gnature si elles le désirent, ou sous notre propre responsabilité si leur modestie les porte à garder l'anonyme.

Quant aux journaux de Nice qui ont eu la mauvaise grâce de chercher à nous isoler, nous nous plaignons à croire qu'ils montreront désormais plus de bienveillance à notre égard, et que, au lieu de voir un rival dans le *Journal de Monaco*, ils consentiront à ne découvrir en lui qu'un organe désireux de servir avec *désintéressement* des intérêts qu'ils servent eux-mêmes.

A. CHAMBON.

Afin de donner dès aujourd'hui même une preuve de bon vouloir envers les villes ayant des stations d'hiver, dont nous parlions plus haut, nous reproduisons un article de la *Nation* dans le quel ce journal émet aussi le désir de servir leurs intérêts, en énumérant les améliorations qu'il compte réclamer.

LES ALPES-MARITIMES

NICE, CANNES, MENTON, GRASSE, ANTIBES, ETC.

On s'est, jusqu'à ce jour, très-peu occupé des localités qui, par suite de l'annexion de Nice à la France, forment la partie importante du département des Alpes-Maritimes.

La question politique a quelque peu donné matière à intérêt avant et pendant l'acte de l'annexion; mais une fois le fait accompli, l'oubli le plus absolu a succédé à l'œuvre; la perle une fois enchâssée, on s'est empressé de fermer le couvercle de l'écrin, et tout a été dit.

N'est-il pas juste, n'est-il pas opportun, cependant, de soulever ce couvercle si tôt abaissé et d'examiner cette perle que nous avons si ardemment recherchée et que nous nous sommes si heureusement attribuée? N'est-il pas de notre devoir de porter nos regards et notre sollicitude sur cette contrée trop délaissée, de nous enquérir de ses besoins, de les signaler, de l'aider, de concourir au développement de sa prospérité, et, par les conseils de notre expérience, de lui faire acquiescer tout le bien-être qu'on lui a promis et qu'elle est en droit de réclamer?

Déjà, nous le savons, l'administration a fait beaucoup dans l'intérêt du département des Alpes-Maritimes. Les améliorations les plus urgentes ont été apportées; on a créé, rectifié, régularisé les voies de communications: routes impériales, routes départementales, routes vicinales; le chemin de fer est arrivé aux portes de Nice; les ingénieurs exécutent sur le littoral une grande route destinée à remplacer la route impériale de la Corniche, fatigante et tortueuse; on encasse et on indigue le Var; on régularise à Nice les abords du torrent qui divise la ville; on élargit les quais, on crée à Menton des rues et des promenades, et l'on étudie la question du port; on travaille à Cannes, on travaille à Antibes et à Grasse.

Mais que de choses à faire encore, à commencer, à exécuter, pour améliorer, assainir, embellir. Que d'opérations contueses à réaliser. Demandez plutôt aux conseils municipaux d'Hyères, Cannes, Grasse, Antibes, Nice, Menton, etc.

Toutes ces villes sont les stations hivernales non-seulement de la France, mais de l'Europe. Tout ce qu'il y a de familles, de personnages riches, malades ou redoutant l'intempérie des saisons, se rendent en foule sur ce littoral privilégié! Ce n'est pas par centaines, mais par milliers que se comptent ces hivernants! Or, il faut à ces visiteurs distingués non-seulement ce qui est utile et nécessaire, mais ce qui récréé, ce qui délasse et divertit, ce qui séduit: le plaisir et le confort!

Attirer les visiteurs, les maintenir chez soi, leur offrir un intérieur large, aéré, sain, des promenades, des quais, des places, des casinos, des établissements de bains, des centres de divertissement, tel est le but vers

lequel doivent être dirigés les efforts et la volonté de chaque localité.

C'est à ce point de vue que nous pensons pouvoir offrir à cette contrée un concours efficace par une publicité aussi large que possible. Nous sommes disposés à accueillir tout ce qui tendra à faciliter, à développer, à faire réussir et fructifier les projets et les opérations entreprises dans l'intérêt général. Nous comptons, pour seconder ces bonnes intentions, sur le patronage des maires et des conseillers municipaux, et sur les renseignements que voudront nous envoyer les habitants, à quelque titre que ce soit: propriétaires, agriculteurs, commerçants, entrepreneurs, directeurs de compagnies et ingénieurs.

E. DUMESNIL.

On lit dans le *Commerce de Grasse* :

— Les affaires depuis notre dernier avis n'ont pas été très animées. Les prétentions de la fabrication sont toujours à la hausse, mais le commerce ne montrant aucun empressement aux achats, nos marchés continuent à être calmes et les affaires traitées l'ont été aux mêmes prix.

Les huiles nouvelles offertes et surtout les qualités inférieures et les mangeables ordinaires sont difficiles à vendre et se traitent sur le pied de 9 fr. 50 et quelques centimes au-dessous. Les qualités mangeables supérieures au contraire ont repris de la fermeté; ainsi on a payé jusqu'à 11 fr. des huiles provenant des olives de Tourettes.

Les huiles fines de la récolte dernière ont eu un assez bon courant au prix de 16 fr. pour les surfines, 15 pour les fines et 14 pour les mi-fines.

Les ressences qui étaient restées languissantes et sans affaires ont eu une reprise que rien ne saurait expliquer, Marseille étant toujours en baisse. La fabrication locale a fait acheter à notre dernier marché de vendredi tout ce qui était en vente disponible et à livrer au plein prix de 9 fr. les 8,100 gr. Il s'est vendu environ 100,000 kilogrammes de cette pâte.

La récolte des olives dans notre rayon tend à sa fin. Il restera encore quelques bonnes olives à St-Cézaire et dans les montagnes du département. Ainsi à Roquesteron, il y a une récolte complète d'olives caillettes préservées du ver et parfaitement saines.

Les blés continuent à être calmes et sans changement dans les prix. On cote: choix 36 fr. première qualité 35 fr., qualités secondaires et inférieures 34 et 33 fr. les 8 doubles décalitres.

Avoine première qualité 16 fr. 50. — Les haricots, première qualité 6 fr. le double décalitre. — Pommes de terre de 9 à 10 fr. les 100 kilos. — Châtaignes 18 fr. les 100 kilog.

Savons blancs de Grasse, première qualité 95 fr. les 100 kilog.

— La société de statistique de Marseille a tenu, dimanche dernier, dans la grande salle des tableaux du Musée, sa séance publique et solennelle. Un public d'élite assistait à cette séance qui se recommandait à la fois et à plusieurs titres à l'attention des savants et des industriels. Notre intention n'est pas de rappeler tous les titres de cette compagnie, qui, depuis 1827, époque de sa fondation, n'a cessé d'attirer les regards de toutes les académies de France et de l'étranger, nous voulons seulement aujourd'hui proclamer le nom des lauréats qu'elle a couronnés.

Parmi les industriels couronnés nous avons à citer: M. Léon Vidal, inventeur de l'autopolygraphe, médaille de vermeil. — M. Daniel Edmond, fabricant d'instruments de musique en cuivre, médaille de vermeil; M. Velten Eugène, perfectionnement pour la fabrication de la glace, médaille d'argent; M. Long Henri, pétrin per-

fectionné et presse à vermicelle, médaille d'argent; M. Kleinhotts, plans en relief, médaille de bronze; M. Mengelle, introduction du carburateur du gaz, médaille de bronze; M. de Laval, fabrication d'engrais, médaille de bronze; M. Armand Vigier, inventeur de l'hydronette, médaille de bronze; M. A. Lions, procédé de l'épuration de l'huile; M. de Laval, filtre, et M. Billon, application du sel gemme à l'agriculture, mentions honorables.

La séance a été levée après la lecture du programme des prix proposés par la société pour le concours du 19 courant.

THÉÂTRE IMPÉRIAL ITALIEN DE NICE.

Début de M<sup>me</sup> Stolz.

La musique de Verdi a déjà fait bien des victimes. Pareille à la Circé antique, elle retourne souvent ses armes contre ceux que ses charmes séduisent. Pour être agréable il faut qu'elle devienne l'esclave de ceux qui la pratiquent. Malheur à qui ne peut la dompter. Elle est sans pitié pour les gens dont le talent ne sait pas mettre à profit les ressources dont elle dispose, en relief les qualités dont elle brille. Et ce serait mal la connaître que de s'attendre à une concession de sa part. Elle ne compose jamais avec personne. Ou elle tue, ou elle porte aux honneurs les plus hauts.

En abordant *Il Trovatore*, M<sup>me</sup> Stolz a-t-elle montré toute l'énergie nécessaire pour triompher des difficultés qu'il présente et le talent convenable pour tirer parti des beautés qu'il contient?

S'il faut juger du mérite de la chanteuse par les applaudissements qu'elle a obtenus, tout est pour le mieux; et le théâtre impérial de l'opéra vient d'hériter d'une *prima donna* du premier ordre. On battait des mains comme aux grands jours de fête, et puis l'on chuchotait à part soi, le sourire sur les lèvres, comme pour se féliciter de l'heureux événement.

Il est vrai que M<sup>me</sup> Stolz a du talent. On n'a pas chanté à Turin sans avoir quelque valeur. Mais elle n'est pourtant pas l'idéal du sublime et je ne partage pas tout à fait l'opinion de notre collègue du *Journal de Nice* lorsqu'il dit:

M<sup>me</sup> Stolz a une très belle voix au service d'un véritable sentiment dramatique. Sa voix, d'une grande étendue, puisqu'elle a deux octaves franches, est très sympathique, surtout dans les notes du médium, qui avoisinent les cordes supérieures, et elle a l'ampleur nécessaire pour bien exécuter les œuvres de Verdi. Aussi son succès a-t-il été très grand dans le *Trovatore*, surtout dans le 4<sup>e</sup> acte, où elle a enlevé la salle dans l'andante et le *Miserere* qu'elle a chantés avec un talent de premier ordre.

La voix de M<sup>me</sup> Stolz n'a pas une étendue naturelle. Si elle scande deux octaves ce n'est que grâce aux efforts surhumains qu'elle fait, efforts dont les résultats se traduisent par des contractions musculaires d'un aspect fort peu beau. Dans certains moments, M<sup>me</sup> Stolz ne chante pas, elle crie; et l'on souffre pour elle du mal qu'elle se donne pour atteindre son but. Il est bon cependant pour être juste de convenir que dans ses moments de tension désagréables pour l'oreille, elle sait donner à son jeu une expression telle que le contenant fait passer le contenu; et ce n'est pas un rare talent.

Mais le talent de la comédienne peut-il être compté chez une chanteuse comme un mérite réel, lorsqu'il n'aboutit qu'à dissimuler une impuissance de gosier?

Personne n'oserait l'affirmer. Que le geste et la voix marchent de pair, en rendant l'un et l'autre le sentiment dont l'âme est agitée; à merveille! Que les yeux convertissent en flamme l'amour ou la haine qui s'agite au fond du cœur, et que le chant exprime; encore mieux! Car, non seulement ces manifestations sont dans l'ordre des choses possibles, mais elles sont surtout dans la nécessité de la situation. Ici tout le monde bat des mains, parce que l'artiste est dans le vrai, parce qu'il exprime ce qu'il sent. Au contraire, lorsqu'il ruse avec la musique, en achevant du geste ce qu'il ne peut terminer avec la voix, les choses vont au pire. Il vole le public. Et tel est, j'ai le regret de le dire, le cas de M<sup>me</sup> Stolz. Soit fatigue, soit, je ne dirai pas impuissance, une femme, grâce à son courage, ignore toujours toute l'étendue de la propriété de ce terme, mais soit faiblesse de poitrine, le jour où je l'ai entendue, elle a souvent rusé avec la musique. Cela ne l'empêchera pas d'aller prendre rang au sein de la constellation qui brille au ciel de l'opéra. Il faut bien être indulgents les uns vis à vis des autres. Et au surplus, que celui qui est sans péché, lui jette la première pierre! Mais, si d'aventure, un jour, il lui arrive malheur, j'aurai du moins la conscience de l'avoir prévenue, ne pouvant la sauver, des dangers qu'elle court.

A. CHAMBON.

VARIÉTÉS.

MONACO ET SES ENVIRONS

1 vol. in-12, — Michel Lévy frères, libraires-éditeurs, rue Vivienne, 2 Paris.

Nous n'essaierons pas de faire ressortir ce que ce titre a de séduisant. Nos lecteurs sont fixés depuis longtemps sur notre opinion au sujet du ravissant pays dont ce livre a revêtu le nom. Ce serait prêcher à des convertis. Qu'ajouter d'ailleurs à ce que nous avons déjà dit? Saisi d'enthousiasme dès notre arrivée, nous avons laissé éclater notre admiration à toute heure et en tout lieu. Aucune occasion n'a passé à portée de notre main, sans que nous l'ayons saisie pour donner libre cours à nos épanchements, heureux, le lendemain, de trouver un prétexte nouveau de répéter ce que nous avons dit la veille. Il n'en est pas des choses qui vont droit au cœur comme des choses qui ne s'adressent qu'à l'esprit.

On parle une fois des unes; on se souvient toujours des autres.

Les premières se reproduisent dans le souvenir, comme sur les branches d'un arbuste se renouvellent par intervalles les boutons, qui donnent naissance aux fleurs.

Après avoir fourni à l'amour propre du conteur ou de l'écrivain l'illusoire satisfaction qu'il ambitionne, les secondes s'enfuient du souvenir, vidant les lieux comme un débiteur insolvable, sans laisser trace de leur passage. La mémoire de l'esprit est stérile ou ingrate. Seule, celle du cœur nourrit dans le secret des sentiments d'ineffaçable reconnaissance.

Le livre de M. Brainne n'est pas un ouvrage exclusivement consacré à faire connaître Monaco. Au désir de transmettre les impressions qu'il a ressenties, en voyant ce coin si richement doté par la nature, s'ajoute chez l'auteur celui de fournir au touriste le moyen de franchir d'une manière agréable et utile la distance qui l'en sépare. Il veut amuser et instruire tout à la fois afin d'adoucir la monotonie d'un voyage de trois cents lieues. Ce but est on ne peut plus louable et donne à son ouvrage un intérêt que l'on rencontre rarement dans ceux qui lui ressemblent.

Les *Itinéraires*, les *Guides* des voyageurs sont froids d'habitude comme la démonstration d'un problème. Les descriptions, qu'ils contiennent, se déroulent presque toutes sur un ton plein de sécheresse et présentent un aspect monotone comme une page de technologie.

M. Brainne prend le voyageur chez lui, à Paris, au moment où ses malles vont se ranger sur l'impériale d'une voiture. Il vous conduit à la gare. Là, après vous avoir fait assister aux minutieux et désagréables détails, qui précèdent le coup de sifflet du chef de gare et le premier mouvement du piston de la machine, il vous met en wagon.

Cette prévenance mérite bien quelque reconnaissance. Tant de gens vous laissent partir sans vous serrer la main.

Mais là ne se bornent pas ses soins. Il se donne la peine de monter dans votre compartiment et de vous accompagner de station en station. Pourquoi, direz-vous cette sollicitude. Pourquoi? Dans le but unique d'étaler sous vos yeux à tire d'aile, c'est vrai, le tableau synoptique des histoires et des légendes relatives aux pays que vous traversez.

M. Brainne est l'homme le plus serviable, le plus accommodant et le plus aimable du monde. Puis il sait tout, voire même ce qu'il n'a jamais vu! L'instinct de la divination est si développé chez lui, qu'il supplée toujours dans ses récits par le vraisemblable au vrai qu'il ignore. La conversation ne tarit pas un instant, durant ce long voyage. Depuis St-Maur, où « Louis XI conclut un armistice avec les chefs de la ligue du bien public et où Henri IV avait installé une de ses maîtresses, Jacqueline de Beuil » jusqu'à Nice, le mot ne lui fait jamais défaut. Si l'histoire ne lui fournit point des ressources suffisantes, pour parer aux nécessités du discours, il emprunte à son esprit de quoi combler le vide prêt à faire chômer sa langue. Avec lui le caquetage va comme le train. Il ne s'interrompt que pour prendre haleine, quand la machine s'arrête pour faire de l'eau.

Une fois arrivé à Monaco, les choses changent cependant. La conversation se ralentit peu à peu. A l'entrain de tout à l'heure succède le silence; et au silence se mêle un recueillement profond. Mais, passé ce moment de saisissement contemplatif, M. Brainne retrouve la parole. Et à l'érudit, que nous écoutions depuis 24 heures, vient se joindre un homme nouveau. M. Brainne chante aujourd'hui, à Monaco, comme il parlait hier de Paris à Nice. Aux faveurs de Clio sont venues s'ajouter les faveurs de Polymnie. Et Miss L. Harisson a conservé sans doute douce souvenance du sonnet dont voici la fin :

Sur l'écueil où chacun échoue,  
La fortune a placé sa roue  
Qui tourne du matin au soir.

Mais le jeu n'a rien qui me plaise,  
Et mon écueil c'est une anglaise  
Au col de eygne, au grand œil noir.

Ce serait toutefois un tort de croire que M. Brainne perd son temps à redire des couplets galants. L'amour n'a de charmes qu'autant qu'il a de l'à-propos. — Et M. Brainne le sait parfaitement. — L'heure écoulée, le mot vient trop tard. De quelque séduction qu'il se revête alors, on y attache moins de prix encore qu'à une poire arrivant après le vin blanc.

La partie de l'ouvrage de M. Brainne consacré à la principauté est la plus étendue et la plus importante. Il s'applique avec un soin tout particulier à faire ressortir dans ces pages, où il a semé son esprit le plus fin, ce que la nature a montré de bienveillance à l'égard de ce pays.

Habitué à tout voir et à tout observer, il rend compte de tout. Les souvenirs du passé lui sont familiers, comme ceux de la veille. Quand il traite la question historique, les personnages et les événements se dessinent sous sa plume avec une précision qui dénote la plus grande habileté. S'il entame une question d'art, il apporte à la résoudre une lucidité dont pourraient se montrer jalouses beaucoup de spécialités dans le genre.

Après avoir visité et étudié la principauté jusque dans son plus petit recoin, M. Brainne revient à Nice, où il rend au lecteur le précieux service de l'initier aux vicissitudes que cette ville a subies ainsi que le comté auquel elle donnait son nom. Tout le monde a applaudi, en France, à l'annexion de ce beau pays; tout le monde a acclamé les merveilles de son climat; et pas une personne sur mille ne sait peut-être ni ce que Nice a été ni ce qu'elle est aujourd'hui.

Remercions M. Brainne de nous l'avoir appris sans nous condamner à des lectures longues et fatigantes, et surtout d'avoir su nous amuser en nous instruisant.

D'ailleurs :

..... *Ridendo dicere verum*  
*Quid vetat?*

A. CHAMBON.

On lit dans le *Journal de Nice* :

C'est le troisième séjour que MM. Raphael et Fischer opticiens oculistes font à Nice. Leur méthode des *lunettes graduées* pour l'amélioration et la guérison des vues fatiguées, affaiblies ou malades, leur a valu une réputation d'habileté que le succès a toujours justifiée. Auteurs d'un ouvrage généralement apprécié, ils prouvent jusqu'à l'évidence, en s'appuyant sur nos premières autorités scientifiques que l'on arrive non seulement à guérir les affections graves de la vue, mais ce qui vaut mieux encore, à les prévenir, et cela sans la moindre opération; sans le moindre remède, par le seul usage momentané de lunettes graduées. Les princes de la science ont sanctionné et propagé cette nouvelle méthode curative. Duval, Cunier, Debout, Desmarres et surtout Lichèl, ont depuis longtemps signalé les nombreuses infirmités ou maladies de la vue qui résultent journellement de l'usage de lunettes mal appliquées ou de mauvaise qualité, ainsi que l'immense service que peuvent rendre ces lunettes lorsqu'elles sont présentées par d'habiles opticiens et graduées suivant les diverses infirmités de la vue. MM. Raphael et Fischer sont les propagateurs de cette dernière méthode. Ils reçoivent à Nice jusqu'au 15 janvier, rue de la Terrasse, N° 3.

LETTRE PARISIENNE.

Paris, le 16 décembre 1863.

De tous les côtés, à droite et à gauche, pour la Pologne et le Danemark, pour la paix et la guerre, la situation se résume en un grand point d'interrogation. Comme je ne suis pas l'Œdipe appelé à répondre aux questions du sphinx, je laisse la politique, pour entrer dans le vif de la chronique courante.

Le bruit du jour ne fait que commenter, de mille manières, le vol de 8 millions du domestique de M. le duc de Brunswick. Je ne veux pas répéter ici les divers incidents d'un événement que vous connaissez déjà. Mais il n'est pas sans intérêt de vous signaler certaines particularités curieuses qui font de M. le duc de Brunswick un personnage depuis longtemps célèbre à Paris.

Les diamants de M. de Brunswick sont passés à l'état de légende, comme ceux du duc de Buckingham. Comme le fastueux ambassadeur d'Angleterre

il en couvre ses habits. Nœud de cravate, devant de chemise, poignets, boutons de gilets, tout cela ruiselle en diamants. Quand M. le duc fait son entrée à l'Opéra, il y paraît comme un resplendissant soleil. Bien mieux, il semble désolé de ne pouvoir les porter tous à la fois, car les habitués de l'Opéra l'ont vu bien souvent, dans un entr'acte, descendre dans la rue, entrer dans sa voiture, et revenir avec un nouveau gilet garni de nouveaux brillants. L'acteur de la salle faisait comme l'acteur de la scène : dans l'entr'acte, il changeait de costume.

Mais, s'il porte l'habit historique de Buckingham, il se garde bien, comme lui, de semer ses diamants. Le jardin des Hespérides, défendu par le dragon de la fable, était, je crois, plus abordable que l'hôtel habité par M. le duc. Son ancienne habitation était entourée d'un grillage qu'on pourrait appeler diabolique. Il était impossible de franchir cette barrière, autrement que par la porte, sans se blesser à mille armes invisibles, sans mettre en branle un carillon d'enfer.

Dans le nouvel hôtel qu'il a fait construire, c'est à l'intérieur que M. le duc de Brunswick avait cru devoir multiplier ses précautions. Il est si difficile de garder un trésor de tant de millions et d'un si petit volume !

Ainsi M. le duc de Brunswick a pour son appartement particulier des habitudes invariables. Dès qu'il veut se rendre à la caisse aux diamants, il commence par congédier tout le monde. Personne, disait-on, ne pouvait savoir dans quelle pièce se trouvait la mystérieuse cachette.

En vérité, M. le duc a dans son savoir faire une confiance qu'il pousse peut-être trop loin. Les murs sont de terre et de pierre, dit un proverbe, mais les voleurs sont d'airain. Vidocq ne pariait-il pas d'ouvrir, au bout d'une demi-heure, le coffre à secret le plus compliqué de Fichet ? Le vol des médailles de la bibliothèque n'a-t-il pas montré que l'habileté du voleur peut aller jusqu'au prodige ?

Donc, M. le duc de Brunswick fera bien, à l'avenir, de songer à d'autres cachettes que les siennes. Schaw vient de lui montrer qu'on finit par mettre chez lui le doigt sur le bouton mystérieux.

Mais, j'y pense. Le trésor de M. le duc n'a peut-être pas besoin de Schaw pour diminuer de valeur. Le diamant est loin d'être en hausse sur les marchés de l'Europe. Vous rappelez-vous que le gouvernement portugais vient de vendre dernièrement un lot considérable des diamants appartenant à la couronne de Portugal ?

Le trésor portugais est un des plus riches en diamants. Ces pierreries proviennent des mines de la province de Minas-Garaës, au Brésil. Rapportées à Lisbonne, en 1821, par le roi Jean VI, elles sont restées enfouies dans les caves de la Banque. La valeur de toutes ces pierres précieuses peut bien monter à 35 millions.

Or le Portugal a songé à convertir en capitaux ces valeurs sans aucun revenu. Une vente importante a déjà été faite cette année, et on assure que presque tout le trésor sera ainsi mis en vente.

De plus, Constantinople, depuis la mort d'Abdul-Medjid, a jeté sur les marchés de l'Europe un nombre important de pierreries. Enfin, l'ostréiculture vient elle-même ajouter aux chances de perle de diamants. L'exploitation de nos huîtres, pendant la dernière campagne, a produit quinze cents perles.

Que diriez-vous, enfin, si je disais que les célèbres expériences de M. Desprez, pour produire le diamant par le carbone, sont continuées par bien des

chimistes qui ne désespèrent pas d'être plus heureux que les alchimistes cherchant la pierre philosophale. Vous voyez que le diamant est menacé de tous les côtés à la fois, et que M. le duc de Brunswick court le risque de voir ses diamants n'avoir plus entre ses mains d'autre valeur que celle de ces fameux palets d'or et d'argent qui servaient, au grand étonnement de Candide, aux jeux des bergers de l'Eldorado. Chacun de nous pourra porter l'habit de Buckingham !

N'importe ! Le rayonnement de l'écrin de M. de Brunswick ne vaut pas à nos yeux le rayonnement de la science et de l'esprit, et, à tous les diamants du monde, nous préférons les lumières de l'enseignement. L'ouverture de onze nouveaux cours publics a produit, à Paris, la plus heureuse impression. N'est-ce pas encore là une fissure nouvelle qui pourra contribuer à élargir les voies de la liberté ? Ces idées sont aujourd'hui dominantes, et vous avez pu voir que le couronnement de l'édifice a été, ces jours derniers, plus que jamais à l'ordre du jour. Je puis vous affirmer qu'un personnage politique, à qui on ne refuse ni l'expérience, ni la sagacité, disait, il y a quelques jours, dans son salon :

— Si nous avons la guerre, la liberté politique sera ajournée ; si nous avons la paix, la France aura, avant deux ans, les libertés qui lui ont été promises.

Je me hâte de sortir du domaine de la politique, qui ne doit pas envahir la place réservée aux nouvelles.

Le tapage qui se fait au sujet des *Diabes noirs* me force de vous reparler de cette triste pièce. Les *Diabes noirs* nous ramènent avec un peu moins de talent, et avec un peu plus de noirceur, à l'époque de ces sombres héros du théâtre romantique qui nous a donné successivement les Antony, les don Juan de Marana, les Buridan. C'est le retour à la fatalité antique ; mais il importe de remarquer que le *fatum* des anciens était l'assujétissement de l'homme aux dieux, tandis que la fatalité de nos dramaturges représente l'assujétissement de l'homme aux pires influences du mal.

En sortant du Vaudeville, j'ai entendu un dialogue qui résume assez bien le jugement qui sera certainement porté sur cet ouvrage.

— Quelles sombres figures ! Une peinture à la manière noire de Rembrandt !

— Que veux-tu donc attendre des *Diabes noirs* ?

— Ah ! L'auteur a bien raison de la nommer ainsi : sa pièce est un véritable enfer.

— Un enfer pavé de bonnes intentions ?

— Oui, mais qui n'en est pas moins un enfer. Un enfer, tel est en définitive le dernier mot de cette pièce qui fait grimacer de véritables furies.

C'est à l'heure où je vous écris que va s'ouvrir un autre sabbat qui remplit l'hiver à Paris de ses étourdissantes diableries. Je parle des bals masqués de l'Opéra, qui commencent aujourd'hui.

Le premier bal public de l'Opéra eut lieu en 1716. L'ordonnance qui autorisa ces fêtes fut renduë par le régent, le 31 décembre 1715, et portait à 5 livres la rétribution de chaque personne. Les bals de l'Opéra étaient autrefois le rendez-vous de la plus haute aristocratie. Mais il faut avouer que, de nos jours, ce bal, autre fois une des splendeurs de Paris, n'est plus qu'un pandœmonium vulgaire, où s'agitent... comme des convulsionnaires, les habitués du demi-monde.

Il n'est plus un employé, un courtaud de boutique, qui ne se dise aujourd'hui : — Je vais au bal de

l'Opéra. Quant au personnel féminin, c'est pis encore. Il faudrait arriver de Landerneau, pour aller chercher à l'Opéra une de ces intrigues qui remuaient si passionnément le dernier siècle. La seule intrigue de nos dominos bleus, blancs, noirs, roses, consiste à se préoccuper du restaurant, et toute conversation finit invariablement par ces quatre mots : — Payes-tu à souper ?

A propos de l'Opéra, je dois constater qu'on nous promet très-prochainement une nouveauté. Le *Roland à Roncevaux*, de M. Mermet, dont les répétitions sont commencées. Puis après la pièce de M. Mermet, viendra définitivement l'*Africaine*. M. Meyerbeer n'a plus à trouver que les voix de quelques rôles secondaires. Vous ne sauriez croire à quel point se montre difficile l'auteur de *Robert le Diable*, quand il faut se décider pour le choix d'un artiste. Cette pensée le poursuit partout.

Un jour, dans un grand dîner entrelardé de littérature et de musique, M. Meyerbeer occupait une place d'honneur. MM. Auber, Mérimée, Sainte-Beuve, Nisard, etc..., l'entouraient ; mais l'illustre maître semblait distrait et préoccupé.

Je parie que j'éveille, d'un mot, M. Meyerbeer, dit à M. de Saint-Georges M. Nestor Roqueplan, alors directeur de l'Opéra.

— Avez-vous entendu dire, demanda M. Roqueplan, que M. le baron Vigier ait perdu toute sa fortune à la bourse.

Hein !... fit Meyerbeer en se redressant comme s'il eut touché un fil électrique.

Instantanément, avec la rapidité de l'éclair, le grand compositeur venait de se dire :

M. Vigier ruiné, c'est Sophie Cruvelli rendue au théâtre ; la Cruvelli rendue à l'art, c'était son *Africaine* trouvée.

ALPHONSE CHAMBON — Rédacteur-Gérant

Bulletin Météorologique du 13 au 19 décembre.					
DATES	THERMOMÈTRE CENTIGRADE			ÉTAT ATMOSPHÉRIQUE	VENTS
	8 HEURES	MIDI	2 HEURES		
13 Xbre	13	15	15	beau	nul.
14	13	15	15 5/10	id.	id.
15	12	14 5/10	15	id.	id.
16	12	14	15	id.	id.
17	10	13	14	id.	id.
18	10	11	14	pluie.	id.
19	15	17	17	beau.	id.

100,000 FR. POUR FR. 5.

EMPRUNT DE LA VILLE DE MILAN

(coté aux Bourses de France)

Tirage des gains le 1<sup>er</sup> Janvier 1864.

Principaux gains de l'emprunt :

25 de fr. 100,000	10 de fr. 40,000
10	10
5	5
5	5
10	10
5	1,000

etc. etc.

Le moindre gain est de fr. 46.

On peut se procurer des actions chez :

M. B. Schottenfels, banquier à Francfort-sur-Mein.

1 Action coûte fr. 5

11 Actions coûtent » 50

La liste des gains sera envoyée après le tirage.

Les timbres-postes sont acceptés en paiement.

Orchestre des Bains de Mer de Monaco.

CONCERT

A 8 heures du soir dans la salle de Bal,

SOUS LA DIRECTION DE M. EUSÈBE LUCAS.